

ALESSANDRO  
CINQUEGRANI

x

BRACONNERS

x

Traduit de l'italien par Laura Brignon

—

ÉDITIONS  
DO

Les éditions do  
reçoivent un soutien financier  
de la région Nouvelle-Aquitaine pour leur programme éditorial

—

Titre original : *Cacciatori di frodo*  
Éditeur original : Miraggi Edizioni

.

© MIRAGGI EDIZIONI, 2012

© ÉDITIONS DO, 2022, POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE

.

ISBN : 979-10-95434-37-5

—

pour mes enfants, vertigineusement

## Un

Voilà, fini les pneus, fini le traitement des déchets, fini l'orgueil du Nord-Est prospère et efficace, me dis-je en parcourant la voie ferrée. Tout est fini, terminé, tout a explosé comme une bombe atomique ou une bulle de savon, laissant des blessures indélébiles, des solitudes sur mesure, me dis-je en marchant sur la voie désaffectée. Maintenant, il faudrait peut-être que je compte mes pas pour démontrer mon efficacité, ils comptent bien leurs pas les types qui ont de la rage à revendre, me dis-je, les psychopastables et les psychopanets de mes deux, mais moi non, je ne compte pas mes pas en parcourant la voie ferrée, me dis-je en parcourant la voie ferrée, moi je promène mon nuage en laisse, une poignée de mètres cubes d'expiations amères tenues en laisse, et je parcours la voie ferrée, douze kilomètres paraît-il, plus ou moins douze kilomètres à parcourir pour arriver au tournant trop serré et, derrière le tournant, trouver ma femme couchée sur les rails, qui attend que le train vienne faire rouler sa tête en bas de la digue, dans le fleuve. Douze kilomètres,

de la maison de cantonnier où on s'est installés depuis que tout est arrivé, depuis que tout est fini, qu'on a arrêté de traiter des pneus aux portes de la ville avec de rarissimes infractions à l'efficacité de notre prospère Nord-Est, douze kilomètres. De voie désaffectée. Je continue de me demander chaque fois, me dis-je en parcourant les douze kilomètres de voie ferrée désaffectée, si ma femme, car quoi qu'il en soit Elisa est toujours ma femme, même maintenant et même ici, sur la voie désaffectée, Elisa est toujours ma femme putain de merde, je me demande chaque satanée fois que je parcours les douze kilomètres de voie désaffectée, tous les matins, si ma femme qui tous les matins sort de la maison avant l'aube, dans sa chemise de nuit blanche d'avant l'aube, parcourt les ténèbres dans sa chemise de nuit blanche agitée par le vent dans la nuit avant l'aube, se couche dans sa chemise de nuit sur la voie ferrée désaffectée et attend que le train fasse rouler sa tête en bas de la digue, dans le fleuve, je me demande si elle sait que cette voie est une voie désaffectée, un de ces massacres absurdes de l'Italie centraliste de Rome et, putain de Dieu, cette voie ferrée désaffectée construite sur la digue du fleuve c'est comme un gratte-ciel sur des sables mouvants à la con, je me demande si elle le sait quand elle attend tous les matins que le train fasse dévaler sa tête en bas de la digue, dans le fleuve, si un frisson la secoue, si son cœur pilonne ses tempes, s'il cogne, s'emballe ou se tait, suspendu à son nuage d'expiations trop amères tenu en laisse.

Je ne compte pas mes pas, j'ai essayé, je perds le compte, je ne suis pas cinglé, enfin je ne sais pas, mais je vais de traverse en traverse, attentif comme un cinglé sur un passage piéton, me dis-je en parcourant les douze kilomètres de voie ferrée désaffectée, deux heures de

marche rapide ou un peu plus, et je vais de traverse en traverse parce que les cailloux me font mal aux pieds, les cailloux du ballast, si haut, ce massacre de l'Italie centraliste de Rome avec cette voie sur la digue du fleuve, me dis-je en allant chercher ma femme, un ballast si haut, pour contenir les crues du fleuve, un massacre centraliste mafieux qui n'a aucun sens, le fleuve, le Piave murmurait calme et placide au passage des premiers fantassins le 24 mai<sup>1</sup>. Le Piave. Deux fronts. Italiens, Autrichiens. Tu te postes au milieu des branchages. Tire au moindre mouvement. Guerre de position. Tu le vois en face, l'ennemi. Tu le vois en face, le trouduc. Italiens et Autrichiens, me dis-je en parcourant les douze kilomètres de voie ferrée désaffectée avec mon nuage en laisse, mon nuage d'expiations amères en laisse. Tire au moindre mouvement. L'ennemi, un ennemi, se dirige vers le fleuve. Tu le vois en face, le trouduc. Tire au moindre mouvement, tu le vois en face, le trouduc, tire. Peut-être qu'il va chercher de l'eau, peut-être qu'il va chercher de l'eau avec un seau, le trouduc dans le viseur, au centre du viseur, à l'intersection des deux lignes du viseur, le crâne écrabouillé du trouduc, il suffit que tu presses la détente, il suffit que tu presses cette con de détente, me dis-je en parcourant les douze kilomètres de voie ferrée désaffectée pour aller récupérer ma femme couchée sur la voie désaffectée, qui attend que le train fasse rouler sa tête en bas de la digue, dans le fleuve. Tire au moindre mouvement. Italiens et Autrichiens, front contre front.

<sup>1</sup> « Il Piave mormorava calmo e placido al passaggio/dei primi fanti il ventiquattro maggio ». Premier vers d'une célèbre chanson patriotique italienne, intitulée *La leggenda del Piave* et composée après la seconde bataille du Piave, en 1918.

(Toutes les notes sont de la traductrice.)

Tire au moindre mouvement, la tête du trouduc dans le viseur à l'intersection exacte des abscisses et des ordonnées, sa cervelle qui roule en bas de la digue, dans le fleuve. Italiens et Autrichiens. Puis le trouduc se déshabille, me dis-je en parcourant les douze kilomètres de voie désaffectée, il se déshabille, le trouduc, avec sa cervelle toujours sur la digue et sur son cou, il se baigne dans le fleuve, et le fleuve c'est de l'acide qui dissout, me dis-je, veillant à poser les pieds sur les traverses et pas sur les cailloux du ballast, et le trouduc se dissout dans l'acide du fleuve avec un petit nuage de fumée, me dis-je en parcourant les douze kilomètres de voie ferrée désaffectée. Et le Piave murmurait calme et placide au passage, et les soldats autrichiens et italiens se lèvent, des milliers et des milliers de soldats se lèvent et marchent vers le fleuve. Italiens et Autrichiens, front et front, debout, vers le fleuve. Et des milliers et des milliers de soldats marchent vers le fleuve, me dis-je en marchant sur les traverses, ils marchent vers le fleuve, l'exode des hommes minuscules vers le fleuve empoisonné, et ils se déshabillent, les hommes minuscules, tous les hommes se déshabillent en marchant vers le fleuve empoisonné, me dis-je en marchant, et ils se baignent dans le fleuve, un après l'autre ils se baignent dans le fleuve, un après l'autre ils se dissolvent dans le fleuve et deviennent un petit nuage de fumée, me dis-je en promenant mon nuage en laisse, un petit nuage de fumée dissous dans l'acide, un après l'autre, des milliers et des milliers de soldats, et ils laissent une tache couleur rouille dans le fleuve, une tache couleur rouille que le courant emporte, me dis-je en marchant en haut de la digue.

Deux oreillettes et deux ventricules, me dis-je en parcourant la voie ferrée désaffectée sur la digue du Piave, le cœur

est plus ou moins gros comme un poing, en admettant que le poing ait une taille standard, me dis-je, si je comparais mes mains à celles de mon frère jumeau, me dis-je, j'aurais un cœur au moins deux fois plus gros, quatre oreillettes et quatre ventricules, ou huit, ou seize, pourtant on n'a pas le cœur assez grand, me dis-je en promenant mon nuage en laisse, on n'a pas le cœur assez grand pour ressentir toute la peine de ce foutu monde. Traverses, traverses, me dis-je en marchant à côté de la tache de rouille dans le fleuve, je dois veiller à ne pas poser les pieds sur les cailloux de la voie ferrée désaffectée, je dois uniquement aller de traverse en traverse pour ne pas abîmer mes chaussures en parcourant ces douze kilomètres plus douze kilomètres tous les jours sur la voie ferrée désaffectée pour aller chercher ma femme qui attend que le train fasse tomber sa tête en bas de la digue, dans le fleuve, parce que depuis qu'on est allés s'installer dans la maison de cantonnier on a ce qu'on a, ma femme et moi, ce qu'on a apporté quand on est allés s'installer dans la maison de cantonnier en bas de la digue, au bord du fleuve, ma femme et moi. Quoi qu'il en soit Elisa est toujours ma femme, dis-je en parcourant les douze kilomètres, quoi que tu en dises, quoi que tu en penses, c'est toujours ma femme. Tous les matins, avant l'aube, elle se lève dans sa chemise de nuit blanche, elle se lève et sort dans la nuit sur la digue du fleuve, dans la fraîcheur de la nuit, dans le silence de la nuit, dans les rumeurs de la nuit qui ne sont des rumeurs que la nuit, elle se lève, pieds nus dans la nuit avant l'aube, et elle sort, elle arrive sur la voie ferrée désaffectée, elle parcourt douze kilomètres ou un peu moins, elle marche dans le vent, dans le froid, dans la chaleur, dans la pluie, elle marche dans le brouillard, dans la brise, elle marche au moins vingt centimètres au-dessus du sol, dans sa



chemise de nuit blanche agitée par le vent, elle marche sans ailes dans le vent, à au moins vingt centimètres au-dessus du sol, elle parcourt douze kilomètres ou un peu moins, puis elle se couche sur les rails après le tournant, elle attend le tournant puis elle se couche, et elle attend que le train fasse tomber sa tête en bas de la digue, dans le fleuve, elle attend le tournant puis elle se couche, comme ça le train ne la verra pas, ne freinera pas, il fera tomber sa tête en bas de la digue, dans le fleuve, me dis-je en parcourant les douze kilomètres de voie désaffectée, je marche à côté de la tache de rouille dans le fleuve pour aller chercher ma femme, car quoi qu'il en soit Elisa est toujours ma femme, et le cœur a deux oreillettes et deux ventricules même si on a de grandes mains, même si on a un poing plus ou moins deux fois plus gros que celui de son frère jumeau, me dis-je.

Peut-être qu'Elisa ne sait pas que la voie est désaffectée, me dis-je en marchant lentement sur la voie désaffectée, moi je le sais qu'elle est désaffectée quand je marche avec mon nuage en laisse, sinon elle n'irait pas se coucher après le tournant pour attendre que le train fasse tomber sa tête en bas de la digue, dans le fleuve, elle n'irait pas loin, juste assez pour se faire remarquer, pour dire les fautes de tout le monde, toutes les fautes qu'on a tous commises, toutes ces fautes à noyer dans un bain d'acide pour en faire un petit nuage, ou plutôt une tache de rouille, me dis-je en parcourant la voie désaffectée, et j'entends les poissons nager dans le fleuve, les poissons nager dans la tache de rouille du fleuve, leurs écailles rouillées font un bruit de rouille, d'os, d'engrenages, de fureur, peut-être qu'Elisa ne sait pas que la voie est désaffectée, si elle le savait elle n'irait pas se coucher après le tournant, me dis-je, mais si je le lui demandais elle ne répondrait pas, Elisa ne répond

plus depuis qu'elle a arrêté de parler, depuis qu'elle s'est cloîtrée dans sa chemise de nuit blanche, elle ne parle plus parce qu'elle ne veut plus parler, elle n'est plus capable de parler, pas même de dire ma-man pa-pa, de dire ce qu'on dit quand on commence à parler, quand, enfant, on apprend nos premiers mots. Muette. Il paraît qu'on devient muet après un traumatisme qu'on ignore, qu'on ne peut pas comprendre, trop fort, il envahit le moi, le toi, le lui, le nous, le vous, le eux, on devient muet quand on arrive sur la voie désaffectée sur la digue et qu'on attend que le train fasse tomber notre tête en bas de la digue, dans le fleuve, me dis-je en marchant avec mon nuage en laisse, mon nuage trop petit, rien qu'une poignée de mètres cubes. Cet endroit, l'endroit où Elisa se couche dans sa chemise de nuit blanche pour attendre que le train passe et fasse tomber sa tête en bas de la digue, dans le fleuve, c'est l'endroit le plus éloigné de la maison de cantonnier, la maison de cantonnier où mon frère jumeau habitait, et où on s'est installés depuis que mon frère jumeau nous a quittés, façon de dire, évidemment, il nous a quittés et Elisa est partie un matin avant l'aube dans son déshabillé blanc, elle est partie dans la nuit et elle est venue s'installer ici, dans la maison de cantonnier où mon frère jumeau habitait, lui qu'elle ne pouvait pas supporter, disait-elle, je ne peux pas le supporter, disait-elle, me dis-je en parcourant ces douze kilomètres ou un peu moins, environ deux heures de marche rapide, elle ne pouvait pas mais elle a abandonné le beau pavillon que j'avais construit à côté de ma petite entreprise efficace qui traitait des pneus dans la périphérie herbeuse du prospère Nord-Est, elle a abandonné la véranda du salon, le plan de travail en marbre, les WC suspendus, le futon Wengé, le canapé Frau et le fauteuil Bauhaus, l'écran LCD 42 pouces, le

Dolby stéréo, le Mac, l'iPod et compagnie, elle est partie avant l'aube dans son déshabillé blanc dans la nuit sans lune, elle est partie dans cette maison de cantonnier de merde où mon frère jumeau vivait comme un clochard, il vivait, me dis-je en marchant sur les traverses de bois avec mon nuage d'expiations amères en laisse.

Elle qui affirmait qu'elle ne supportait pas mon frère jumeau, me dis-je, suivi en silence par la tache de rouille liquide des soldats du Piave, j'entends les écailles des poissons, les engrenages rouillés en marchant sur la voie ferrée désaffectée, je ne le supporte pas, disait-elle, elle qui aurait dû se montrer amicale avec lui, elle, professeuse de lettres au lycée Canova et lui, artiste incompris, réalisateur solitaire, elle ne le supportait pas et c'était moi qui aidais et assistais ce cinglé dans tous ses projets, c'était moi, me dis-je en marchant encore et encore sur les traverses de la voie ferrée. Mon frère jumeau nu, tout nu, me dis-je en marchant sur la voie désaffectée, et je me souviens des Italiens et des Autrichiens sur le front, il était tout nu sur mes collines de caoutchouc, sur mes pneus noirs prêts à être traités, une tache de vie dans un désert artificiel, disait-il, un genêt moderne et damné, un homme dans une mer de caoutchouc, dans un monde aseptisé et sans âme, et moi qui le filmais, moi, dis-je, moi, et c'était moi qui aurais dû ne pas le supporter, et par pitié j'empoignais sa Super8 comme on empoigne un fusil, celui que j'aurais volontiers vidé sur lui depuis trente ans au moins, moi, attentif à la stabilité et à la netteté de l'image pour donner du crédit au néant, j'aurais pu traiter des dizaines de pneus pendant ce temps, des centaines de pneus pendant ce temps, des milliers de pneus à la con pendant ce temps. Laisse tomber ce monstre, disait-elle, me dis-je en parcourant la voie au ralenti avec mon

nuage bien attaché à sa laisse, ce monstre, disait-elle, elle la philanthrope contre le misanthrope, Mary Poppins contre le Capitaine Crochet, elle qui tenait son parapluie bien serré dans ses mains de fée, elle appelait mon frère le monstre, cet homme, cet enfant, ce cinglé qui m'avait privé de mon père presque trente ans auparavant en le dénonçant pour terrorisme de droite, néonazisme, désordres à la gare de Milan, mon cinglé de frère, mon connard de frère jumeau communiste extrémiste révolutionnaire anarchiste et imbécile, j'aurais dû le répudier, le tabasser il y a bien longtemps, me dis-je en marchant sur la digue, et j'entends un bruit au loin, un bourdonnement dans ma tête, un bourdonnement croissant pendant que je vais récupérer Elisa qui attend que le train fasse tomber sa tête en bas de la digue, dans le fleuve, j'aurais dû le tabasser à l'époque, me dis-je, un grondement soudain, un avion, un Canadair, un tonnerre qui plane, fait le plein d'eau et qui, en un éclair, est déjà ailleurs. Grondement de tonnerre soudain. Vent. Je pense aux avions de l'époque, celle du Piave murmurait calme et placide au passage des premiers fantassins le 24 mai, avions de rouille et de boue, lunettes bien serrées autour de la tête, mots criés et l'ennemi, ce trouduc que tu vois en face, tirs qui font danser les cailloux du fleuve, éclaboussures qui jaillissent, avion qui se cabre et s'élève à la verticale, bascule, descend en piqué dans le fleuve comme une mouette avalée par l'eau, le temps, le Piave. Les avions de l'époque ne faisaient pas le même bruit que les Canadair, me dis-je, et le vent secoue mon nuage en laisse, cette poignée de mètres cubes d'expiation amère pour laquelle j'ai sué sang et eau manque de m'échapper, j'ai même trop sué pour être aussi satanément loin de ce qui me servira au bon moment, au

dernier bon moment. Des carcasses d'avions émergent du fleuve, à côté de la tache de rouille.

Le tournant, je n'ai pas peur, c'est tous les matins pareil depuis trop de matins, je marche sur la voie en évitant de poser les pieds sur les cailloux, je prends le tournant, je le dépasse, je la rejoins, couchée par terre ou vingt centimètres au-dessus, je l'enjambe, je m'assieds sur un rail, les pieds sur l'autre, sors une cigarette et l'allume, ce matin comme tous les matins. Elle a une saveur de goudron et me brûle le nez, tout en haut du nez, je me dis que je n'ai rien mangé ce matin et pas beaucoup hier soir, la cigarette m'écœure, c'est pour ça que je la fume, me dis-je, assis sur le rail à côté d'Elisa couchée sur le rail, qui attend que le train fasse tomber sa tête en bas de la digue, dans le fleuve, j'aspire, évidemment elle ne bouge pas, comme si je n'étais pas là, comme si je n'existais pas : un Canadair est passé, dis-je. Je n'attends pas de réponse, cela va de soi, je ne me tourne même pas et ne manifeste aucun agacement, je fume tranquillement assis sur un rail, les pieds sur l'autre, ma cigarette à la main, non, je n'attends plus de réponse, je n'attends ni réaction ni commentaire, je réfléchis, la fumée dans le nez. C'est une belle journée, sans vent, me dis-je, c'est mieux pour mon nuage en laisse, déjà menacé par le passage du Canadair : un Canadair est passé, il doit y avoir un incendie, dis-je. Puis, en fumant, une image me vient soudain, comme une image projetée dans une salle obscure, je me dis que je n'ai pas éteint l'incinérateur quand on est venus dans la maison de cantonnier, je n'ai pas actionné l'extinction, j'imagine la colline de pneus en flammes, l'entreprise, la maison, les canapés Frau, le plan de travail en marbre, les WC suspendus, tout ce monde aseptisé, sans vie et sans genêts, tout ce monde noir de

caoutchouc sans vie que j'avais créé au prix de ma peine, à la sueur de mon front, en travaillant comme un nègre, putain de Dieu, part dans un crépitement de flammes aussi hautes que des gratte-ciel, tout ce que je possède encore, que je possédais encore, enfin, tout ça, me dis-je, et j'éprouve une paix et une sérénité de chose posée et oubliée que je n'avais jamais éprouvée : un Canadair est passé, dis-je, il doit y avoir un gros incendie, dis-je d'une voix inchangée en aspirant une autre bouffée. L'incinérateur, le caoutchouc, les pneus, toutes les marques, tous les formats de toute l'Italie dans mon petit incinérateur de pneus, pas facile de traiter tout ça sans fumées toxiques, c'est du caoutchouc, du pur caoutchouc, du pur pétrole à l'état solide, de la pure merde sur laquelle on est assis, et maintenant ? L'incinérateur est équipé d'une sécurité automatique qui coupe le système au-delà d'une certaine température, je le sais, je le savais aussi tout à l'heure, mais je voulais l'oublier, me dis-je, c'est à cause de mon nuage en laisse, de cette poignée de mètres cubes d'expiation amère que je me trimballe en laisse, me dis-je, assis, en fumant ma cigarette : il a dû y avoir un incendie, dis-je, l'été est presque fini.